

## Tite-Live et la topographie d'Emporion

In: Mélanges de la Casa de Velázquez. Tome 31-1, 1995. pp. 55-75.

---

Citer ce document / Cite this document :

Moret Pierre. Tite-Live et la topographie d'Emporion. In: Mélanges de la Casa de Velázquez. Tome 31-1, 1995. pp. 55-75.

doi : 10.3406/casa.1995.2728

[http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/casa\\_0076-230X\\_1995\\_num\\_31\\_1\\_2728](http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/casa_0076-230X_1995_num_31_1_2728)

---

## TITE-LIVE ET LA TOPOGRAPHIE D'EMPORION

Pierre MORET

CNRS, Unité Toulousaine d'Archéologie et d'Histoire (UMR 5608)

Le livre 34 de Tite-Live contient une assez longue description de la petite cité grecque d'Emporion, telle qu'elle apparut en 195 av. J.-C. aux légions romaines que Caton conduisait en Espagne. Jusqu'à une date récente, cette description a été la référence constante des archéologues qui tentaient d'interpréter les vestiges exhumés sur le site d'Empúries<sup>1</sup>. Mais à mesure que les fouilles progressaient – ces dernières années surtout, sous l'efficace impulsion d'Enric Sanmartí<sup>2</sup> –, l'inadéquation entre la topographie livienne d'Emporion et la topographie réelle des ruines d'Empúries s'est faite de plus en plus patente. Du coup, la page de Tite-Live est tombée dans un discrédit à peu près complet, et rares sont les travaux récents consacrés à Emporion qui s'y réfèrent encore de façon tant soit peu détaillée<sup>3</sup>.

Mon intention, en abordant cette étude, n'était pas de découvrir une nouvelle clé de lecture grâce à laquelle on pourrait identifier une fois pour toutes, sur le terrain, les constructions signalées par Tite-Live. Ce serait demander au texte de Tite-Live plus que ce qu'il est en état d'offrir; et la littérature archéologique nous a surabondamment montré qu'une projection mécanique de ce genre, du codex aux

1. On trouvera l'histoire des lectures archéologiques du texte de Tite-Live dans A. PUJOL PUIGVEHÍ, *La población prerromana del extremo Nordeste peninsular*, Barcelone, 1989, I, p. 121-129 (= PUJOL, *La población prerromana*); P. ROUILLARD, *Les Grecs et la péninsule Ibérique du VIII<sup>e</sup> au IV<sup>e</sup> siècle avant Jésus-Christ*, Paris, 1991, p. 269-270 (= ROUILLARD, *Les Grecs*) et R. MAR et J. RUIZ DE ARBULO, *Ampurias romana. Historia, arquitectura y arqueología*, Sabadell, 1993, p. 186-188 (= MAR et RUIZ, *Ampurias romana*).
2. E. SANMARTÍ, « Nuevos datos sobre Emporion », *Griegos en Occidente*, Séville, 1992, p. 173-194 (= SANMARTÍ, *Nuevos datos*) et E. SANMARTÍ et alii, « Nuevos datos sobre la historia y la topografía de las murallas de Emporion », *MDAI (M)*, 33, 1992, p. 102-112, avec la bibliographie antérieure.
3. Je n'en retiendrai que trois : J.-M. NOLLA, « La campanya de M. P. Cató a Empúries el 195 a. C. Algunes consideracions », *Revista de Girona*, 108, 1984, p. 153-154 (= NOLLA, *La campanya de Cató*); M. J. PENA, « Le problème de la supposée ville indigène à côté d'Emporion. Nouvelles hypothèses », *DHA*, 11, 1985, p. 71-72 (= PENA, *Le problème*) et ROUILLARD, *Les Grecs*, p. 271-272.

ruines, ne peut conduire qu'à des contresens ou à des constats d'échec. La description d'une ville par un historien romain ne peut pas être maniée comme un calque que l'on placerait sur les relevés archéologiques, en se demandant sans autre forme de procès si les orientations et les mesures concordent. Elle doit d'abord être envisagée dans son économie propre, comme un ensemble organique obéissant à des règles particulières qui ne répondent pas aux mêmes exigences d'exactitude et de cohérence que la description faite aujourd'hui du même site par un géographe ou un archéologue. Cette constatation de simple bon sens – que je ne suis certes pas le premier à faire, mais qu'on oublie trop souvent dans le feu de l'exégèse – entraîne plusieurs conséquences.

En premier lieu, elle invite à ne jamais considérer isolément un élément de la description, même s'il s'agit d'un détail qui semble purement factuel. L'erreur la plus grave – et non la moins courante –, sous ce rapport, consiste à fragmenter le texte pour en extraire ce qui convient à nos vues tout en rejetant les passages qui font difficulté. Ensuite, cette constatation nous oblige à réinsérer la description dans son contexte fonctionnel. Avant de confronter directement les indications de l'historien aux données de la topographie réelle, il est indispensable de les confronter aux autres descriptions du même genre insérées dans d'autres passages de l'œuvre. C'est par ce moyen seulement que l'on peut espérer faire la part entre ce qui relève du cliché passe-partout ou des automatismes de style et ce qui dérive (de seconde ou de troisième main) d'une observation authentique.

Je me propose donc de montrer dans quelles conditions, et jusqu'à quel point, ce texte peut être soumis à une lecture archéologique. Il s'agit moins de résoudre un problème topographique que de savoir quelles sont les questions que l'archéologue peut légitimement poser à Tite-Live. L'ambition est modeste, mais c'est, j'en suis persuadé, le seul moyen de tirer de la description d'Emporion des enseignements positifs.

Car ces enseignements existent, et il serait dommage de les faire passer par pertes et profits au motif que les descriptions topographiques de Tite-Live, un auteur qu'on a l'habitude de dire brouillé avec la géographie<sup>4</sup>, ne méritent aucune confiance. Dans le cas présent, les conclusions auxquelles conduit une lecture attentive du texte ne sont pas sans importance dans le débat qui se développe depuis quelques années au sujet de la réalité – mise en doute par un nombre croissant d'archéologues – d'une scission entre la communauté grecque et la communauté indigène qui se partageaient le site d'Emporion. Nous verrons, en effet, que :

---

4. Ainsi J. BAYET, dans l'introduction de son édition du livre I, Paris, CUF, 1954, p. xxii : « La géographie et la topographie sont à peu près lettre morte pour lui. » Il est vrai que Tite-Live néglige très souvent les repères topographiques et se préoccupe peu du cadre géographique. Pour autant, dans les rares cas où les circonstances de son récit l'amènent à introduire des indications topographiques détaillées, rien ne nous autorise à mettre en doute *a priori* sa capacité à produire (ou à reproduire) un tableau fidèle de la réalité.

- 1) Tite-Live, à la différence de Strabon, ne parle pas d'un mur mitoyen séparant les deux communautés;
- 2) sa description exclut la possibilité d'un tel mur mitoyen;
- 3) la ville indigène ne peut être recherchée, si elle existe dans les termes de Tite-Live, qu'à l'ouest de la Néapolis.

Voici d'abord le texte<sup>5</sup> de Tite-Live (XXXIV, 9, 1-8), suivi d'une traduction nouvelle<sup>6</sup>. Certains mots isolés et deux phrases du texte latin sont imprimés en italiques : ce sont les passages qui attestent la superposition de deux plans temporels distincts. Je m'en expliquerai plus loin.

Une remarque à propos de la traduction. On s'étonnera peut-être de voir *Hispani* rendu par « Ibères », alors qu'il est d'usage en français de traduire *Hispania* et *Hispani* par « Espagne » et « Espagnols »<sup>7</sup>. Je ne crois pas que cette habitude puisse être maintenue, compte tenu de la signification actuelle de ces deux derniers mots. Comme on sait, *Hispania* désigne chez les auteurs latins de la fin de la République et du Haut-Empire la totalité de la péninsule Ibérique (Portugal compris), de sorte que traduire ce terme par « Espagne », qui est le nom d'un État moderne, relève du même anachronisme – nonobstant l'étymologie – que si l'on traduisait *Gallia* par France. Restent deux possibilités : soit conserver le mot latin, soit utiliser les termes Ibérie et Ibères, en s'autorisant et de l'usage géographique actuel (« péninsule Ibérique »), et du fait qu'à l'époque de Tite-Live, Ἰβηρ et Ἰβηρία sont des synonymes exacts d'*Hispanus* et d'*Hispania*<sup>8</sup>. C'est à ce dernier parti que je me suis arrêté.

*Iam tunc Emporiae duo oppida erant muro diuisa. Unum Graeci habebant, a Phocaea, unde et Massilienses, oriundi, alterum Hispani. (2) Sed Graecum oppidum, in mare expositum, totum orbem muri minus quadringentos passus patentem habebat, Hispanis retractior a mari trium milium passuum in circuitu murus erat. (3) Tertium genus Romani coloni ab diuo Caesare post deuictos Pompei liberos adiecti. Nunc in*

- 
5. L'édition suivie est celle de J. BRISCOE (*Ab Urbe condita, libri XXXI-XL*, Stuttgart, Teubner, 1991). Les variantes de la tradition manuscrite sont peu nombreuses et sans conséquences pour ce qui nous intéresse ici.
  6. La seule traduction française récente de ce passage est celle de J.-P. MOREL (« Les Phocéens », *L'Histoire*, 15, sept. 1979, p. 30), reproduit par ROUILLARD, *Les Grecs*, p. 253, avec quelques modifications mineures : « Emporion » au lieu d'« Emporiae », « Hispani » au lieu d'« Espagnols ». On pourra également consulter la traduction anglaise de E. T. SAGE (*Livy IX*, Londres et Cambridge, Loeb, 1935) et trois traductions espagnoles : celle de E. VALENTÍ I FIOL, dans *Fontes Hispaniae Antiquae*, III, Barcelone, 1935, p. 343 *sq.*, celle de A. GARCÍA Y BELLIDO, *Hispania Graeca*, II, Barcelone, 1948, p. 40 et celle de J. MARTÍNEZ GÁZQUEZ, *La campaña de Catón en Hispania*, Barcelone, 1974, p. 112-114 (= MARTÍNEZ GÁZQUEZ, *La campaña de Catón*). Les traductions françaises anciennes (Verger pour Panckoucke, Paris, 1830; NISARD *et alii*, Paris, 1844) ne suivent le texte que d'assez loin.
  7. C'est encore la règle dans la collection des Universités de France.
  8. Cette synonymie est déjà manifeste chez Posidonios (voir J. MALITZ, *Die Historien des Poseidonios*, Munich, 1983, p. 96, n. 1).

*corpus unum confusi omnes, Hispanis prius, postremo et Graecis in ciuitatem Romanam adscitis.* (4) Miraretur qui *tum* cerneret, aperto mari ab altera parte, ab altera Hispanis, tam fera et bellicosa gente, obiectis, quae res eos tutaretur. Disciplina erat custos infirmitatis, quam inter ualidiores optime timor continet. (5) Partem muri uersam in agros egregie munitam habebant, una tantum in eam regionem porta imposita, cuius adsiduus custos semper aliquis ex magistratibus erat. (6) Nocte pars tertia ciuium in muris excubabat; neque moris causa tantum aut legis sed quanta si hostis ad portas esset et seruabant uigilias et circumibant cura. (7) Hispanum neminem in urbem recipiebant: ne ipsi quidem temere urbe excedebant. (8) Ad mare patebat omnibus exitus. Porta ad Hispanorum oppidum uersa nunquam nisi frequentes, pars tertia fere cuius proxima nocte uigiliae in muris fuerant, egrediebantur.

Dès cette époque, Empories<sup>9</sup> comprenait deux villes séparées par une muraille. L'une appartenait à des Grecs originaires, comme les Marseillais, de Phocée; l'autre à des Ibères. (2) Mais la ville grecque, ouverte sur la mer, avait une muraille dont le périmètre mesurait en tout<sup>10</sup> moins de quatre cents pas, tandis que la muraille des Ibères, plus éloignée de la mer, avait une circonférence de trois mille pas. (3) *Troisième catégorie d'habitants: des colons romains, adjoints aux précédents par le divin César après sa victoire sur les fils de Pompée. Aujourd'hui, ils ont tous été fondus dans un seul et même corps grâce à l'acquisition de la citoyenneté romaine, d'abord par les Ibères, en dernier lieu par les Grecs.* (4) À l'époque dont nous parlons, compte tenu de l'obstacle que constituait d'un côté la mer ouverte, et de la menace que, de l'autre côté, représentaient les Ibères, ce peuple si féroce et si guerrier, on ne pouvait manquer d'être saisi d'admiration en voyant sur quoi reposait leur sauvegarde. C'était leur discipline, maintenue intacte par la crainte que suscitaient des voisins plus puissants, qui défendait leur faiblesse. (5) Ils avaient fortifié la partie de la muraille qui était tournée vers la campagne avec un soin particulier; de ce côté ils n'avaient ouvert qu'une seule porte, dont la sentinelle en faction permanente était toujours choisie parmi les magistrats. (6) La nuit, un tiers des citoyens montaient la garde sur le rempart; loin d'être mus par la seule force de l'habitude ou de la loi, ils prenaient leurs tours de veille et faisaient leurs rondes avec autant d'exactitude que si l'ennemi eût été aux portes. (7) Ils n'admettaient aucun Ibère dans la ville; eux-mêmes d'ailleurs ne se risquaient pas sans précautions à l'extérieur de la ville. (8) L'accès à la mer était ouvert à tous<sup>11</sup>. Ils ne sortaient par la porte qui était tournée vers la ville des Ibères qu'en grand nombre, soit en général le même tiers des citoyens qui, la nuit précédente, avait été de garde sur le rempart.

9. La forme plurielle d'*Emporiae* doit être conservée dans une phrase où Tite-Live souligne précisément la dualité de l'ensemble urbain.

10. On peut hésiter à rapporter *totum* à *oppidum* ou à *orbem*. Ce n'est pas sans importance, car dans le premier cas il faudrait comprendre que « *the Greek town, being entirely open to the sea, had only a small extent of wall* » (Sage). L'ordre des mots déconseille cependant cette interprétation.

11. *Omnibus* désigne à la fois les Grecs et les Ibères (Morel traduit pourtant: « C'est vers la mer que les issues étaient libres pour eux. »).

## Une description précisément datée

Rappelons brièvement le contexte dans lequel s'insère cette description d'Emporion. Caton, consul en 195, a reçu le commandement des deux légions destinées à l'Hispanie citérieure (XXXIII, 43, 2-5). Il doit faire face à la rébellion des tribus indigènes du nord-est de la Péninsule, soulevées depuis 197 (XXXIII, 19, 7). Après avoir longé les côtes ligures et fait escale à Rhodé (XXXIV, 8, 6), Caton débarque à Emporion. C'est à ce moment de son récit que Tite-Live introduit la description de la cité phocéenne. Mais la topographie d'Emporion n'intéresse pas Tite-Live en tant que telle; ce qu'il nous livre, c'est un étonnant tableau de l'état de siège dans lequel sont maintenus les Grecs, sous la pression de leurs voisins indigènes. Ce sont ces circonstances exceptionnelles qui seules justifient la précision des détails topographiques. Il s'agit d'ailleurs d'une règle constante dans toute l'œuvre de Tite-Live, qui ne donne des informations sur l'assise et la disposition des villes que dans le cas où leurs particularités conditionnent le déroulement d'une opération militaire : investissement, siège ou assaut.

Nous avons donc affaire à une description orientée. C'est sans doute pour cette raison que Tite-Live ne s'intéresse qu'à la Néapolis<sup>12</sup>, omettant de signaler l'existence de la *palaia polis* qui occupait l'îlot de Sant Martí d'Empúries, à quelques encablures de la terre ferme (fig. 1). Cette « vieille ville », noyau originel de la cité<sup>13</sup>, n'en était plus à l'époque hellénistique qu'un quartier isolé, à l'écart de l'enceinte fortifiée. Elle n'était pas impliquée dans la confrontation armée qui opposait les occupants de l'enceinte indigène à ceux de l'enceinte grecque; par conséquent, Tite-Live n'avait aucune raison de l'inclure dans sa description. Strabon, en revanche, cite la *palaia polis* (III, 4, 8), parce que son point de vue, qui prend en compte à la fois la géographie de la Péninsule et l'histoire de son peuplement – en l'occurrence, l'histoire de la colonisation phocéenne –, est plus général.

La seule considération diachronique que comporte le texte de Tite-Live est une brève digression sur l'évolution de la communauté civique d'Emporion au I<sup>er</sup> siècle av. J.-C. Cet ajout, clairement signalé par l'opposition des adverbes temporels *iam tunc/nunc/tum*, est évidemment tiré d'une source d'époque augustéenne<sup>14</sup>. Je l'ai distingué ci-dessus par des italiques, et je n'en tiendrai pas compte dans les analyses qui suivent.

12. Rappelons que ce terme, forgé par Puig i Cadafalch au début du siècle, est couramment utilisé aujourd'hui pour désigner la ville grecque installée sur le continent à partir de 580/570 (celle-là même que Tite-Live désigne sous le nom de *Graecum oppidum*).

13. Les Phocéens s'installent sur l'îlot de Sant Martí vers 590/580. Sur les premiers temps d'Emporion, la synthèse la plus complète est celle de ROUILLARD, *Les Grecs*, p. 249 *sqq.* (voir aussi SANMARTÍ, *Nuevos datos*, qui propose une date un peu plus basse pour la fondation de la Néapolis). Ajoutons que les fouilles du printemps 1995 ont mis au jour, pour la première fois, des structures d'habitat appartenant à la phase initiale de l'occupation grecque à Sant Martí d'Empúries (X. AQUILUÉ et J. PARDO, « Ampurias. Une cité antique de la Méditerranée », *Archeologia*, 315, 1995, p. 21).

14. A. FRICKENHAUS, « Zwei topographische Probleme », *Bonner Jahrbücher*, 118 /1, 1909, p. 17-27; analyse reprise et affinée par M. J. PENA, « Hipòtesis noves sobre Empúries a partir de l'anàlisi de les fonts literàries », *Fonaments*, 7, 1988, p. 11-45 (= PENA, *Hipòtesis noves*); voir aussi PENA, *Le problème, passim*.

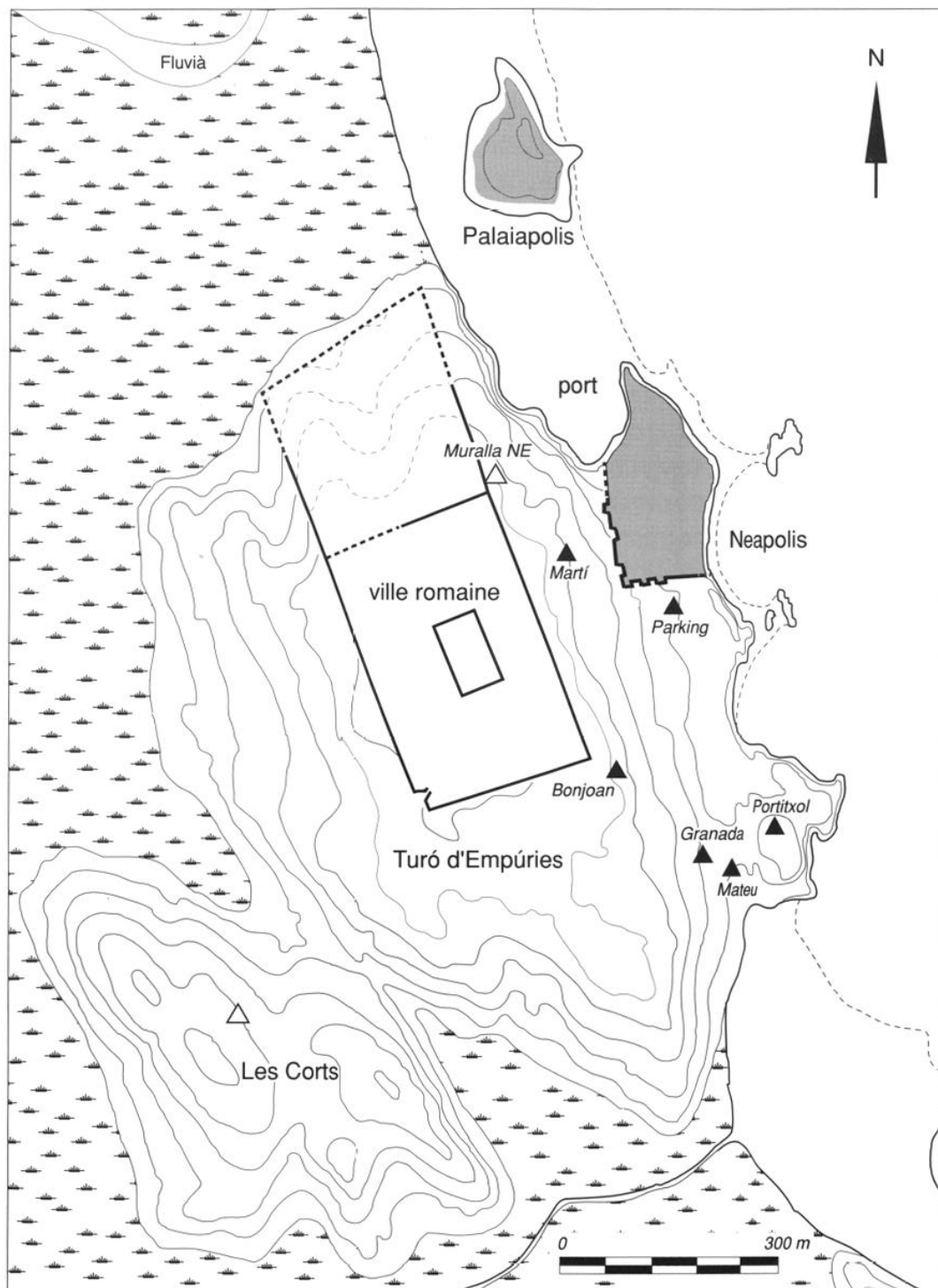


Fig. 1. Emporion au début du 1<sup>er</sup> siècle av. J.-C. Restitution hypothétique de la ligne de côte antique d'après ROVIRA et SANMARTÍ; le rivage actuel est indiqué par un trait discontinu.  
Triangles noirs : nécropoles grecques; triangles blancs : nécropoles indigènes.

Tout le passage, à l'exception de la digression dont nous venons de parler, est conjugué à l'imparfait. La description n'a donc pas de profondeur temporelle, et le tableau des dispositions défensives adoptées par les habitants de la ville grecque donne au lecteur l'impression étrange d'une routine parfaitement intégrée dans la vie quotidienne des Emporitains, d'une situation d'urgence qui aurait été, en quelque sorte, institutionnalisée. Cette présentation atemporelle des faits a conduit la majorité des plus récents commentateurs à faire remonter loin dans le temps les origines du conflit qui oppose en 195 les deux communautés. L'hostilité aurait été une constante des relations entre Grecs et Ibères; les mesures défensives que détaille Tite-Live pourraient même, selon certains auteurs, avoir été mises en place dès l'époque de la fondation d'Emporion ou, du moins, dès l'époque de l'érection de ses murailles, c'est-à-dire au plus tard au <sup>v</sup><sup>e</sup> siècle av. J.-C.<sup>15</sup>.

Il me paraît difficile d'envisager une telle durée. Est-il concevable qu'une communauté à vocation exclusivement commerciale ait pu, pendant plusieurs générations voire plusieurs siècles, non seulement survivre, mais prospérer tout en se maintenant sur un pied de guerre avec ses voisins les plus proches, et tout en étant dans l'obligation de mobiliser nuit après nuit le tiers de ses hommes adultes pour la garde des remparts? Je ne le crois pas. Des situations de ce genre ont pu se produire au <sup>iii</sup><sup>e</sup> siècle dans certaines colonies agricoles de la mer Noire, notamment dans le Bosphore cimmérien, dont on connaît les formidables dispositifs de défense<sup>16</sup>. Mais les Ibères ne sont pas les Sarmates, et ces colonies pontiques, dont l'économie était fondée sur l'exploitation agricole, pouvaient vivre repliées sur elles-mêmes. Tout autre était la situation d'Emporion, qui ne disposait que d'un territoire extrêmement réduit et dont la population ne pouvait guère dépasser 1 000 ou 1 500 habitants<sup>17</sup>.

À quoi avons-nous affaire en réalité? Au tableau d'une situation que les Romains découvrent avec étonnement en 195. Les Ibères se sont soulevés en masse deux ans plus tôt, et depuis cette date les colonies grecques de la côte catalane, alliées traditionnelles de Rome, sont soumises à une menace incessante. C'est grâce aux rigoureuses dispositions défensives prises par ses habitants

15. A. J. DOMÍNGUEZ MONEDERO, « La ciudad griega de Emporion y su organización política », *AEA*, 59, 1986, p. 5 et 7 : « La situación que presenta Livio-Catón es la habitual en la ciudad », « debe datar desde la época de construcción de las murallas de la Neapolis ». Selon M. J. PENA, *Le problème*, p. 73-74 et *Hipòtesis noves*, p. 15-16, cette situation remonte à l'époque archaïque; selon J. RUIZ DE ARBULO, « Los inicios de la romanización en Occidente : los casos de Emporion y Tarraco », *Athenaeum*, 69, 1991, p. 487 (= RUIZ DE ARBULO, *Los inicios*), aux premiers temps de l'établissement grec; selon ROUILLARD, *Les Grecs*, p. 275, plus prudent, elle prend naissance quelque part entre le <sup>v</sup><sup>e</sup> et le <sup>iii</sup><sup>e</sup> siècle.

16. V. P. TOLSTIKOV, « L'apport de la fortification à l'histoire du Bosphore antique », *La fortification dans l'histoire du monde grec (Valbonne, 1982)*, Paris, 1986, p. 167-177.

17. Plusieurs chiffres ont été proposés récemment, en fonction de la superficie connue de la Néapolis : 1 100 habitants d'après DOMÍNGUEZ MONEDERO, art. cité, p. 4 – auxquels s'ajouteraient 600 habitants établis dans la *palaia polis* –, 500 d'après ROUILLARD, *Les Grecs*, p. 257, 1 500 à 2 000 d'après E. SANMARTÍ, « Els ibers a Emporion », *Laietania*, 8, 1993, p. 93. La diversité de ces chiffres suffit à montrer les limites des méthodes de calcul utilisées; ils n'en offrent pas moins un ordre de grandeur.



qu'Emporion a pu échapper au sort de sa voisine Rhodè, dont la citadelle, au moment de l'arrivée de Caton, est militairement occupée par une garnison ibère<sup>18</sup>. Tite-Live ne s'intéresse qu'à la leçon morale de l'épisode : seule l'admirable discipline des citoyens a pu sauver de l'anéantissement la petite cité d'Emporion. Il ne se préoccupe ni des causes, ni de l'ancienneté de cette situation ; ce n'est pour lui qu'une vignette, un *exemplum* atemporel – car les démêlés d'une cité coloniale avec ses voisins indigènes sont trop marginaux, trop infimes pour mériter d'être insérés dans le cadre chronologique de la seule histoire qui vaille aux yeux de Tite-Live, celle de Rome et de son expansion méditerranéenne. Le contexte, cependant, ne laisse guère de doutes. Il s'agit d'une crise passagère, directement liée aux événements des années 197-196<sup>19</sup> ; sa durée n'a pas pu excéder deux ans et l'intervention des Romains va la faire immédiatement cesser.

Par voie de conséquence, nous avons l'assurance que la topographie urbaine décrite par Tite-Live n'est pas antérieure aux premières années du II<sup>e</sup> siècle av. J.-C. Ce n'est pas la topographie d'un établissement phocéén d'époque archaïque ou classique, mais celle d'une cité hellénistique à la veille d'être romanisée. Cette précision chronologique est importante, car nous connaissons maintenant avec une assez grande précision la succession stratigraphique des phases d'urbanisme d'Emporion ; le terme archéologique de la comparaison est donc parfaitement identifiable.

### Caton, source de Tite-Live

Dans la quatrième décade, il est généralement admis que ce sont les annalistes, surtout Valérius Antias et secondairement Claudius Quadrigarius, qui sont suivis par Tite-Live pour les événements d'Occident<sup>20</sup>. Mais le récit des événements de 195 en Hispanie constitue un cas particulier, puisque nous savons que le commandant des troupes romaines en Citérieure publia lui-même une relation de sa campagne. Cette relation constituait, selon toute probabilité, une partie du livre V des *Origines* de Caton<sup>21</sup>. D'où deux questions : Tite-Live a-t-il eu directement connaissance du récit catonien ? Et si oui, l'a-t-il utilisé ?

Tite-Live lui-même nous permet d'apporter une réponse affirmative à la première question. À propos du bilan des pertes ennemies à la bataille d'*Emporiae*, il fait nommément état de ses deux sources, Valérius Antias et Caton, et souligne

18. *Inde Rhodam uentum et praesidium Hispanorum quod in castello erat ui deiectum* (Tite-Live, XXXIV, 8, 6). Sur cet épisode, voir NOLLA, *La campanya de Cató*, p. 152-153. On a parfois voulu, à tort, dissocier de Rhodè le *castellum* mentionné par Tite-Live et en faire une place forte indigène située dans l'intérieur des terres. Le texte latin, parfaitement clair, ne permet pas cette lecture.

19. C'est ce qu'ont bien vu MARTÍNEZ GÁZQUEZ, *La campaña de Catón*, p. 55 ; PUJOL, *La población prerromana*, p. 130-131 et E. SANMARTÍ, « Massalia et Emporion : une origine commune, deux destins différents », dans *Marseille grecque et la Gaule*, Aix-en-Provence, 1992, p. 29.

20. Voir en dernier lieu J. BRISCOE, *A Commentary on Livy, Books XXXI-XXXIII*, Oxford, 1973, p. 6-9 et l'introduction d'Alain HUS à son édition du livre XXXI (*Histoire romaine*, tome XXI, CUF, Paris, 1977).

21. Voir M. CHASSIGNET, éd. des *Origines*, CUF, 1986, p. xii.

leurs divergences<sup>22</sup>. Ailleurs dans son œuvre, Tite-Live mentionne à plusieurs reprises des discours de Caton qu'il avait manifestement sous les yeux<sup>23</sup>.

La réponse à la seconde question est plus difficile, et demande quelques attendus. La place de Caton parmi les sources de Tite-Live a été sous-estimée, quand elle n'était pas niée, par la *Quellenforschung* du XIX<sup>e</sup> siècle et du début du XX<sup>e</sup>; aujourd'hui en revanche, l'utilisation directe des écrits de Caton par Tite-Live est un fait accepté par la plupart des commentateurs<sup>24</sup>. Des faits de deux ordres m'inclinent à me joindre à cette dernière opinion. D'abord, c'est encore une fois le témoignage de Tite-Live, qui dans un passage du livre XXXIX manifeste sa préférence pour la version de Caton, face au récit fantaisiste de Valérius Antias<sup>25</sup>. Même s'il est parfaitement conscient des travers de l'écrivain Caton, qu'il taxe d'auto-complaisance<sup>26</sup>, Tite-Live paraît sensible à ses qualités de précision et de rigueur.

En second lieu, il n'est pas douteux que la campagne de 195 est traitée par Tite-Live sur un ton qui contraste singulièrement avec celui qu'il emploie pour les affaires hispaniques dans le reste de la quatrième décade : plus encore que de coutume, les événements s'organisent autour de la figure du commandant en chef romain, et l'on devine, comme en filigrane, la main de Caton<sup>27</sup>. Au demeurant, la réécriture est complète<sup>28</sup>. Le peu qui s'est conservé du livre V des *Origines* – notamment des bribes de récits de bataille, dont deux au moins ont de bonnes chances de se rapporter à la campagne de 195<sup>29</sup> – montre un style très éloigné de celui de Tite-Live.

L'usage des tours prépositionnels exprimant une relation spatiale est un bon témoin de cette différence de style. Aulu-Gelle cite deux phrases de Caton, dans lesquelles *pro* introduit un complément de lieu, au sens de « devant », « en avant de », avec *castra*<sup>30</sup> et avec *ager*<sup>31</sup>. Or, cet usage de *pro* avec valeur spatiale est rare chez Tite-Live. Il se réduit chez lui à un petit nombre d'expressions figées, dans deux registres très étroits : d'une part, les lieux de la vie publique romaine

22. *Valerius Antias supra quadraginta milia hostium caesa eo die scribit; Cato ipse, haud sane detractor laudum suarum, multos caesos ait, numerum non adscribit* (XXXIV, 15, 9).

23. *Catonis et aliae quidem acerbae orationes exstant in eos, quos aut senatorio loco movit aut quibus equos ademit, longe grauius in L. Quinctium oratio* (XXXIX, 42, 7). En XLV, 25, 2-3, Tite-Live précise qu'il ne reproduira pas le discours prononcé par Caton pour la défense des Rhodiens, et renvoie le lecteur au V<sup>e</sup> livre des *Origines*.

24. H. TRÄNKLE, *Cato in der vierten und fünften Dekade des Livius*, Mayence, 1971; P.G. WALSH, *Livy – his Historical Aims and Methods*, Cambridge, 1970, p. 134-135; MARTÍNEZ GÁZQUEZ, *La campaña de Catón*, p. 51-53; A. E. ASTIN, *Cato the Censor*, Oxford, 1978, p. 302-307.

25. *Valerius Antias, ut qui nec orationem Catonis legisset et fabulae tantum sine auctore editae credidisset, aliud argumentum [...] peragit* (XXXIX, 43, 1).

26. *Haud sane detractor laudum suarum* (voir ci-dessus, n. 22).

27. « Le récit de la campagne de 195 présente une version si clairement catonienne des faits qu'on ne peut exclure une utilisation directe des écrits du Censeur, et surtout des *Origines* que Tite-Live connaissait certainement. » (A.-M. ADAM, éd. du livre XXXIX, *Histoire romaine*, tome XXIX, CUF, 1994, p. xlix). Même idée dans WALSH, *op. cit.*, p. 134.

28. *Res concinunt, non verba* (H. PETER cité par WALSH, *ibid.*, p. 135, n. 1).

29. Livre V, fragments 7 et 8 (éd. CHASSIGNET). MARTÍNEZ GÁZQUEZ, *La campaña de Catón*, rapporte à cette campagne de nombreux autres fragments, sans arguments bien convaincants.

30. *Proelium factum depugnatumque pro castris* (éd. cit., IV, fr. 12).

31. *Urbes insulasque omnis pro agro Illyrio esse* (*ibid.*, V, fr. 4).

(*pro contione, pro tribunali, pro Rostris*); d'autre part, l'attaque ou la défense d'une enceinte ou d'un camp retranché<sup>32</sup>. L'un des deux fragments de Caton, dans lequel il est question de villes et d'îles situées *pro agro Illyrio*, « en avant du territoire Illyrien »<sup>33</sup>, atteste un éventail d'usages plus large; il s'agit en effet d'une description géographique. On devine les raisons de mon insistance sur ce point de syntaxe : la description d'Emporion appartient au même registre géographique, et les relations spatiales, exprimées par des prépositions, y jouent un rôle essentiel. S'il est vraisemblable que Tite-Live se base dans cette page sur une description de Caton, on est en droit de s'interroger sur l'étendue des remaniements syntaxiques et stylistiques auxquels il s'est livré. A-t-il respecté, dans ce travail de réécriture, l'intégrité du tableau brossé par Caton? A-t-il clairement saisi, et rendu à son tour, la singularité topographique d'une ville double, ou pour mieux dire, duale? Il va de soi qu'on ne peut apporter aucune réponse précise à de telles questions; mais il sera bon de les garder en mémoire quand nous buterons sur les obscurités du texte livien.

## Deux enceintes séparées

*Duo oppida erant muro diuisa*. Deux villes, un mur : quoi de plus naturel que de penser à un mur mitoyen, séparant les deux agglomérations. Telle est, en effet, l'interprétation la plus commune de la première phrase de la description de Tite-Live<sup>34</sup>. Cette glose, dont le succès ne s'est jamais démenti, a un grave défaut : elle entraîne d'emblée l'impossibilité d'accorder Tite-Live avec les données archéologiques. On sait, en effet, que la répartition des nécropoles<sup>35</sup> autour de la Néapolis exclut sans appel l'éventualité d'un contact entre une enceinte indigène, à découvrir, et l'enceinte hellénistique connue (fig. 1). D'où toutes sortes d'échappatoires : García y Bellido imagine une ville grecque englobée dans la ville indigène comme une poupée gigogne<sup>36</sup>; Almagro Basch pense à un mur de liaison qui rattache en diagonale les deux enceintes<sup>37</sup>; ou bien, de guerre lasse, on se résout à rejeter en

32. Dix occurrences en tout et pour tout dans la quatrième décade : *pro muro* (XXXI, 17, 7); *pro vallo* (XXXII, 5, 13; XXXIV, 15, 5; XXXV, 29, 12; XXXVI, 18, 5; XXXVII, 38, 8; XXXVII, 43, 11; XXXVIII, 22, 7); *pro portis* (XXXII, 23, 12); *pro castris* (XXXV, 30, 1).

33. Ci-dessus, n. 31. Sur la valeur exacte de la préposition, voir la note de M. CHASSIGNET, *ad loc.*

34. Je ne citerai que les publications récentes : E. RIPOLL I PERELLÓ, « Notas acerca de los orígenes de la ciudad romana de Ampurias », *Ampurias*, 33-34, 1971-1972, p. 371 (= RIPOLL, *Notas*); E. SANMARTÍ, « De topografia emporitana : unes puntualitzacions », *Cypsela*, 2, 1976, p. 198 (= SANMARTÍ, *De topografia emporitana*); PENA, *Le problème*, p. 74 et *Hipòtesis noves*, p. 16; PUJOL, *La població prerromana*, p. 133; ROUILLARD, *Les Grecs*, p. 271. Seul NOLLA se démarque en insistant sur les éléments de la description qui contredisent l'hypothèse d'un mur commun (*La campanya de Cató*, p. 153-154).

35. Les nécropoles Martí et « Parking » sont situées aux abords immédiats de la Néapolis, la première à l'ouest, la seconde au sud; la nécropole Bonjoan est à 200 m au sud-ouest. Le point des connaissances et des datations actuelles dans ROUILLARD, *Les Grecs*, p. 258-259; voir aussi ci-dessus l'article de E. GAILLEDROT, p. 31-54.

36. « Lo que hoy se supone es que la ciudad griega estaba rodeada por la ibérica de la cual no era aquella sino una especie de barrio pequeño » (A. GARCÍA Y BELLIDO, *Hispania Graeca*, II, Barcelone, 1948, p. 42).

37. M. ALMAGRO BASCH, *Las fuentes escritas referentes a Ampurias*, Barcelone, 1951, p. 52.

bloc le témoignage de Tite-Live, quelque précis qu'il soit<sup>38</sup>. On en arrive même à la conclusion paradoxale que les deux villes de Tite-Live et de Strabon ne sont pas la ville grecque et la ville indigène, mais deux villes grecques, ou plutôt deux quartiers de la ville grecque<sup>39</sup>.

Cette interprétation de la première phrase soulève un deuxième problème, duquel on s'est moins souvent avisé. C'est qu'elle contredit le reste de la description. Il suffit de lire avec un peu d'attention la suite du paragraphe pour y trouver plusieurs expressions qui sont incompatibles avec l'existence d'un mur de séparation unique et mitoyen entre les deux communautés.

Il est d'abord question (9, 2), du côté des Grecs, de la circonférence de la muraille (*totum orbem muri*), et du côté des Ibères, du circuit de la muraille (*in circuitu*). Certes, les mots *orbis* et *circuitus* ont complètement perdu, dans ces deux expressions qui appartiennent au vocabulaire de l'urbanisme et de la castramétation, leur signification originelle, qui est celle d'une figure géométrique circulaire; mais ils indiquent très clairement que chaque ville possédait une enceinte entière, indépendante et disjointe de l'autre.

Deuxième élément contradictoire : la phrase *partem muri uersam in agros egregie munitam habebant* (9, 5). Il est clair que la présence de « champs » au-delà de la muraille grecque exclut toute possibilité de mitoyenneté. On peut objecter que ces champs ne se trouvaient pas du même côté que la ville indigène; par exemple, si l'on suppose que la ville indigène jouxtait la ville grecque à l'ouest, rien ne s'opposerait à ce que ces champs s'étendissent au sud. Mais Tite-Live précise bien que la partie de l'enceinte grecque qui regardait les champs était « spécialement fortifiée », *egregie munitam*. C'est du côté des « champs » qu'était le danger, puisque c'est là que les fortifications étaient les plus puissantes et le mieux entretenues; c'est donc au-delà de ces *agri* que devait se trouver l'*oppidum* des Indicètes.

Essayons d'être plus précis. Qu'est-ce que Tite-Live entend par cet *agri* que nous avons traduit jusqu'ici, conventionnellement, par « champs »? L'emploi d'*ager* au pluriel est fréquent chez Tite-Live (393 occurrences). Le plus souvent, *agri* peut être traduit par « la campagne »; il est plus concret que le singulier collectif *ager*, qui désigne « le territoire » dans son acception juridique ou politique<sup>40</sup>. Dans un cas sur quatre, *agri* forme couple avec le mot *urbs* (ou, plus rarement, avec ses équivalents *oppidum*, *arx* ou *moenia*); il désigne alors, par

38. « Il est tentant de croire que l'*oppidum* indigène n'a jamais existé » (PENA, *Le problème*, p. 73); « *penso que el que s'anomena les Emporiae és la ciutat greco-romana que coneixem* » (PENA, *Hipòtesis noves*, p. 16). « *La investigación arqueológica, tras buscar infructuosamente la ciudad indígena prerromana del texto de Livio, parece probar actualmente que Emporion, a la llegada de Catón, era ya una única ciudad "grecoindígena", como sugiere Estrabón* » (MAR et RUIZ, *Ampurias romana*, p. 152).

39. Emporion « *formaba una dipolis, pero no en el sentido transmitido por la historiografía sino a través de un doble asentamiento – Palaia polis y Neápolis – en torno a un puerto* » (MAR et RUIZ, *Ampurias romana*, p. 194).

40. La distinction est particulièrement nette dans la phrase suivante, qui rapproche les deux formes : *peruastatis passim agris praedaeque abacta in agrum Fundanum exercitum inducit* (VIII, 19, 9).

opposition à la ville, la rase campagne, c'est-à-dire l'ensemble des terres cultivables du territoire de la cité<sup>41</sup>. Plus précisément, lorsqu'il est question des fortifications d'une ville, *agri* désigne d'une façon vague les terrains non bâtis, habituellement cultivés – mais cette connotation passe souvent au second plan – qui s'étendent à l'extérieur de l'enceinte urbaine, sitôt les portes franchies<sup>42</sup>. Dans le contexte emporitain, les *agri* auxquels la muraille fait face (*uersam in*) doivent donc être compris comme un espace libre de constructions – en termes militaires, un glacis – qui s'étend au-delà de la fortification grecque, jusqu'à l'enceinte indigène. On ne devait y trouver que des jardins et des tombes<sup>43</sup>. Cette impression d'ensemble est confirmée, quelques lignes plus loin, par l'expression *porta ad Hispanorum oppidum uersa* (9, 8). Il est évident que le participe passé *uersus*, construit avec la préposition *ad*, suppose une orientation, une direction, non une contiguïté<sup>44</sup>.

Les indications topographiques de Tite-Live, précises et convergentes, impliquent donc l'existence d'un intervalle entre les deux enceintes. Mais la partie narrative du chapitre 9 serait elle aussi incompréhensible si l'on avait affaire à un mur mitoyen. C'est là un aspect qui n'a pas été assez pris en considération : par quelle aberration a-t-on accepté l'idée d'un mur partagé par deux communautés<sup>45</sup> alors même qu'elles sont en conflit ouvert ? Peut-on seulement imaginer des soldats postés les uns en face des autres, nez à nez dans les mêmes créneaux, à portée de main, s'épiant – qu'on me passe l'anachronisme – à brûle-pourpoint !

Relisons le texte : les seuls tours de garde qu'évoque Tite-Live sont ceux des Emporitains (9, 5-6). Il n'est nulle part question de guetteurs indicètes. Dans ces conditions, il paraît naturel d'admettre que le mur qui faisait face à l'agglomération indigène appartenait en propre aux Emporitains, et qu'il était tout entier sous leur contrôle. Peut-on alors imaginer des Indicètes – des ennemis, en l'occurrence – habitant à quelques mètres de distance, au pied de ce même mur, appuyant même contre lui leurs maisons selon une disposition attestée dans tous les villages fortifiés

41. Y compris des maisons isolées, *tecta* ou *villae* (IV, 49, 2; XXIV, 9, 6; XXXV, 21, 6; etc.), voire des hameaux, *vici* (X, 4, 7; X, 17, 2).

42. VI, 3, 7 : *Cum pro se quisque tenderent ad portas, si qua forte se in agros eicere possent, clausas [...] portas inueniunt*. Il s'agit d'une troupe prise au piège dans l'enceinte d'une ville. « Chacun pour son compte, espérant par quelque issue que ce soit s'échapper dans la campagne, tous ils gagnent les portes : ils les trouvent fermées » (trad. Bayet). Cf. XXXVIII, 34, 6 : *urbe excessisse < et > in agros dilapsos*.

43. La fouille de la nécropole archaïque de Mégara Hyblaea, en Sicile, a révélé que des vignes étaient cultivées entre les tombes (M. GRAS, « Nécropole et histoire : quelques réflexions à propos de Mégara Hyblaea », *Kokalos*, 21, 1975, p. 45-46). Cette forme de paysage périurbain, mélange de jardin et de nécropole, devait être habituelle dans le monde grec d'Occident.

44. Comme le montrent plusieurs autres passages descriptifs où Tite-Live a recours à la même construction : *portam ad stagnum ac mare uersam* (XXVIII, 36, 7); *regionem a fossa Graeca ad mare uersam* (XXVIII, 46, 4); *latus (scil. castrorum) ad septentrionem uersum* (XXIX, 35, 14).

45. « La muralla común era al mismo tiempo muralla Este para la ciudad ibérica y muralla Oeste para la ciudad griega » (A. Schulten, *Fontes Hispaniae Antiquae*, III, Barcelone, 1935, p. 179).

indigènes du Deuxième Âge du Fer qui ont pu être fouillés en Catalogne<sup>46</sup>? Évidemment non. Vu les précautions extrêmes prises par les Grecs, la première mesure défensive qui s'imposait était de ménager un large *no man's land* devant la muraille, faute de quoi il eût été impossible d'éviter des attaques par surprise, des escalades, des tentatives de sape.

Si donc la description de Tite-Live exclut la possibilité d'un mur mitoyen, pourquoi a-t-il commencé son excursus sur Emporion par les mots *duo oppida erant muro diuisa*? Pourquoi ce singulier au mot *murus*, alors même que dans la phrase suivante Tite-Live distingue explicitement deux *muri*, celui des Ibères et celui des Grecs (9, 2)? Il y a là une sérieuse difficulté; je ne crois pas cependant qu'elle soit insurmontable.

Il convient d'abord d'observer qu'en deux autres passages de son œuvre, Tite-Live a recours au même verbe et à la même tournure passive pour décrire des ouvrages défensifs situés entre une ville et sa citadelle.

– À propos de Pella (XLIV, 46, 7) : *arx muro urbis [...] diuisa est intermurali amni*. « La citadelle est séparée de l'enceinte urbaine par un canal creusé entre les deux murailles. »

– À propos de Tarente (XXV, 11, 10) : *ab urbe muro tantum ac fossa diuisa* (scil. *arx*). « La citadelle n'est séparée de la ville que par un mur et un fossé. »

On peut dès lors se demander si Tite-Live ne s'est pas rendu coupable d'une négligence de style; s'il n'a pas, sans trop y prendre garde, détourné de sa signification stricte une expression toute faite – *muro diuisum esse* – qu'il avait l'habitude d'employer dans un cas de topographie militaire qui lui était plus familier, celui d'une citadelle construite à l'intérieur (ou à côté) d'une enceinte urbaine. Tite-Live a sans doute eu du mal à comprendre et à se figurer d'une façon claire la situation topographique complexe que dépeignait le texte original de Caton. Il est possible qu'il ait voulu, pour entrer en matière, résumer dans une formule concise, avec ses mots à lui – des mots manifestement inadaptés –, la bizarrerie de l'urbanisme emporitain. En somme, la contradiction serait imputable à une intervention intempestive de Tite-Live dans l'exposé catonien.

On peut encore penser à une autre explication, qui n'est d'ailleurs pas exclusive de la précédente. N'oublions pas les mots par lesquels la phrase est introduite : « *Iam tunc Emporiae duo oppida erant muro diuisa* ». Ils veulent dire que l'état de fait que Tite-Live se propose de décrire, d'après Caton, a perduré jusqu'au présent, jusqu'au *nunc* de la cinquième phrase. Ce présent est facile à dater : c'est le début du règne d'Auguste<sup>47</sup>. Mais Tite-Live se trompe; il n'y a pas de perduration. Le complexe urbain de la fin du I<sup>er</sup> siècle n'a plus grand chose à voir avec celui de

46. P. MORET, *Les fortifications ibériques. De la fin de l'âge du bronze à la conquête romaine*, Madrid (CCV, 56), 1996, p. 144-150.

47. Tite-Live évoque en effet un processus d'intégration des trois communautés d'origine qui est postérieur à la déduction coloniale césarienne (9, 3).

l'année 195. La Néapolis s'est agrandie, le port s'est étendu, et une ville nouvelle, indépendante de la Néapolis, a été bâtie sur la colline (fig. 1). Tite-Live ne pouvait évidemment pas le savoir; il a cru que la séparation dont parlait Caton était la même que celle dont parlaient ses sources les plus récentes. Extrayant imprudemment de leur contexte des formules vagues mais fallacieusement similaires, il aura pris pour une constante structurelle, inchangée après plus d'un siècle, ce qui n'était qu'une vague homologie entre deux états successifs et dissemblables de l'urbanisme emporitain; confondant, au bout du compte, la double enceinte du récit catonien avec le mur mitoyen de sa source de la fin du 1<sup>er</sup> siècle. Cette dernière n'est pas précisément identifiable, mais il est probable qu'elle présentait le site d'Emporion dans des termes voisins de ceux qu'utilise, à la même époque, le géographe Strabon.

### La « ville double » de Strabon (III, 4, 8)

Δίπολις δ' ἐστὶ τείχει διωρισμένη, πρότερον τῶν Ἰνδικητῶν τινας προσοίκους ἔχουσα οἱ, καίπερ ἰδίᾳ πολιτευόμενοι, κοινὸν ὅμως περίβολον ἔχειν ἐβούλοντο πρὸς τοὺς Ἑλληνας ἀσφαλείας χάριν, διπλοῦν δὲ τοῦτον, τείχει μέσῳ διωρισμένον.

C'est une ville double, divisée par un mur. Des Indicètes vivaient auparavant à proximité; comme<sup>48</sup> ils voulaient avoir une enceinte commune avec les Grecs, afin d'assurer leur défense, tout en conservant leur propre organisation politique, on partagea en deux cette enceinte au moyen d'un mur médian.

Un mur (τεῖχος, *murus*), une séparation (διωρισμένη, *diuisa*), une double composante urbaine (δίπολις, *duo oppida*) : les similitudes entre la première phrase de Strabon et la première phrase de Tite-Live sont assez précises et nombreuses pour qu'on puisse raisonnablement envisager une source commune. Bien que Strabon ne cite pas sa source, il ne peut s'agir que de Posidonios ou d'Artémidore<sup>49</sup>, deux auteurs grecs du début du 1<sup>er</sup> siècle avant notre ère qui lui ont fourni presque toute la matière de sa description des côtes ibériques. Chez Tite-Live, l'allusion à César prouve que la source utilisée est beaucoup plus récente; mais, comme Strabon, cette source du début du règne d'Auguste devait reproduire la définition lapidaire de Posidonios ou d'Artémidore, devenue lieu commun : « une ville double divisée par un mur »<sup>50</sup>. La mention d'un mur unique, dans la première phrase de Tite-Live, serait donc l'écho indirect d'une description d'Emporion datant

48. Par souci de clarté, il m'a paru nécessaire d'introduire dans la traduction les articulations logiques qui font défaut dans le texte grec.

49. A. SCHULTEN s'est successivement prononcé pour les deux hypothèses (« Eine unbekannte Topographie von Emporion », *Hermes*, 60, 1925, p. 67 et *Fontes Hispaniae Antiquae*, VI, Barcelone, 1952, p. 238).

50. Le succès de la formule est attesté par Pline l'Ancien (III, 3, 22), qui continue en plein 1<sup>er</sup> siècle de notre ère à parler d'une ville à double composante, à une époque où cette définition ne correspond plus à la réalité du corps social : *Emporiae, geminum hoc (scil. oppidum) ueterum incolarum et Graecorum*.

des premières années du 1<sup>er</sup> siècle av. J.-C., alors que la mention de deux enceintes, dans la suite du passage, remonte à Caton, un siècle plus tôt.

Cette influence indirecte de Posidonios ou d'Artémidore ne s'est pas seulement exercée sur Tite-Live. Elle a aussi fourvoyé plusieurs commentateurs modernes, qui n'ont retenu de l'historien romain que la première phrase de sa description pour en conclure qu'il disait la même chose que Strabon; allant même, pour certains, jusqu'à lui attribuer la mention d'une « dipolis »<sup>51</sup>. Il est pourtant facile de constater que ces deux textes dépeignent des situations profondément différentes. Qu'on en juge :

– Strabon parle d'une « ville double », Tite-Live, de « deux villes ». La nuance est plus importante qu'il n'y paraît. Chez Strabon, l'unicité de la ville prime sur la dualité des communautés; chez Tite-Live, il est avant tout question de deux entités séparées. Par conséquent, διωρισμένη entraîne l'idée d'une *division* à l'intérieur d'un ensemble déjà constitué – il y a contact entre les deux subdivisions –, alors que le *diuisa* de Tite-Live n'implique qu'une *séparation*, sans nécessité de contact.

– Strabon fait état d'une évolution dans le temps des rapports entre les deux communautés. À une époque antérieure (πρότερον : le terme est malheureusement très vague), les indigènes vivaient à part, puis, à un moment donné, ils sollicitent un rapprochement. Chez Tite-Live, la situation paraît, au contraire, totalement figée<sup>52</sup>.

– Il n'y a pas d'hostilité dans les relations décrites par Strabon. S'il est question de défense, c'est d'une défense commune. Tite-Live, en revanche, dresse le tableau saisissant d'un conflit entre Grecs et Ibères qui ressemble beaucoup à une guerre ouverte.

– En ce qui concerne les mobiles des deux parties en présence, les différences sont tout aussi nettes. Chez Tite-Live, le point de vue est exclusivement grec. Les indigènes sont l'ennemi, un point c'est tout; ils ne sont pas caractérisés et leur action n'est pas motivée. Chez Strabon, l'initiative des changements vient des Indicètes, non des Grecs. Deux préoccupations conjointes leur sont prêtées : 1°) assurer leur sécurité grâce à la construction d'une enceinte; 2°) garder leur indépendance politique (ιδία πολιτευόμενοι). La solution : une fortification commune, mais dans celle-ci, deux espaces séparés par un mur (τείχος). Ce τεῖχος n'est donc pas, à proprement parler, une muraille<sup>53</sup> – ce n'est en tout cas pas

51. RIPOLL, *Notas*, p. 371; RUIZ DE ARBULO, *Los inicios*, p. 463 et 468; MAR et RUIZ, *Ampurias romana*, p. 151.

52. Sous l'apparence de la synchronie, la description de Tite-Live juxtapose en fait deux plans temporels distincts. En 9, 9, le tableau d'une ville assiégée laisse brusquement la place à l'évocation d'une paisible relation commerciale entre Grecs et Ibères. Manifestement, ces rapports pacifiques sont ceux qui prévalaient avant le soulèvement de 197; mais soit négligence, soit mauvaise compréhension du texte de Caton, Tite-Live n'a pas distingué les époques.

53. Sur ce point, ma traduction diverge de celle de F. Lasserre (CUF, Paris, 1966).



un ouvrage de défense, lequel n'aurait pas lieu d'être dans le contexte pacifique évoqué par Strabon. Il faut plutôt penser à une cloison plus symbolique que dissuasive; à une limite acceptée d'un commun accord.

En somme, les deux descriptions s'avèrent inconciliables. Celle de Strabon implique un mur de séparation non fortifié, l'acte séparateur relevant moins d'un souci de défense que d'un projet d'urbanisme; dans ce schéma, la fortification extérieure est partagée par les deux communautés. Le texte de Tite-Live, au contraire, suppose que c'est *entre* les communautés que la fortification est la plus puissante et la mieux surveillée. Nous avons affaire, par conséquent, à deux logiques différentes, rendant compte de données topographiques qui, malgré les apparences, sont elles aussi dissemblables.

Le tableau de Tite-Live, on l'a vu, se rapporte aux premières années du II<sup>e</sup> siècle. La date de celui de Strabon est plus difficile à fixer, car il n'est pas greffé, comme chez Tite-Live, sur un récit historique. Mais quelle que soit la proposition retenue<sup>54</sup>, les contextes historiques sont incompatibles. Le processus de rapprochement graduel auquel fait allusion Strabon ne peut en aucun cas coïncider avec la crise violente des années 197-195.

### Les accès de la ville grecque

Depuis une vingtaine d'années, il est tenu pour sûr que Tite-Live mentionne deux portes situées sur deux côtés différents de l'enceinte grecque : l'une tournée vers la campagne, *in agros* (9, 5), l'autre tournée vers la ville indigène, *ad Hispanorum oppidum* (9, 8)<sup>55</sup>. Avant les fouilles du Parking, on pensait que la porte *in agros* était à l'ouest, et que la porte *ad oppidum* était au sud. Ces fouilles ayant montré que l'aire située immédiatement au sud de la Néapolis avait été occupée par une nécropole jusqu'à la fin du III<sup>e</sup> siècle<sup>56</sup>, les commentaires plus récents de J.-M. Nolla et de M. J. Pena placent la porte *in agros* au sud et la porte *ad oppidum* soit à l'ouest (Nolla), soit à l'intérieur de la cité, dans le mur mitoyen<sup>57</sup> (Pena).

Ces interprétations vont contre la logique du texte. La « porte des champs » appartient à la section la mieux fortifiée de l'enceinte; c'est la seule qu'on ait construite de ce côté (*una tantum in eam regionem*); enfin, elle est défendue en

54. Je ne citerai que la plus récente, élaborée par E. SANMARTÍ *et alii*, « Las estructuras griegas de los siglos V y IV a. de J.-C., halladas en el sector sur de la Neápolis de Ampurias », *CPAC*, 12, 1986, p. 141-184, et reprise par R. M. SANTIAGO, « El texto de Estrabón en torno a *Emporion* a la luz de los nuevos descubrimientos arqueológicos y epigráficos », *Emerita*, 62, 1994, p. 68-70. Elle fixe au IV<sup>e</sup> siècle la phase de rapprochement des deux communautés, en s'appuyant sur des indices archéologiques qui restent, malgré tout, très fragiles (sondage n° 7000 de 1986).

55. MARTÍNEZ GÁZQUEZ, *La campaña de Catón*, p. 56; SANMARTÍ, *De topografía emporitana*, p. 199; NOLLA, *La campaña de Catón*, p. 153; PENA, *Le problème*, p. 74.

56. E. SANMARTÍ *et alii*, « Les excavations à l'area del parking al sud de la Neápolis d'Empúries (informe preliminar) », *Ampurias*, 45-46, 1983-1984, p. 110-153.

57. Cette hypothèse doit être écartée d'emblée, puisqu'elle suppose un mur mitoyen dont Tite-Live ne parle pas.

permanence par un magistrat : ce luxe de précautions signifie clairement qu'il s'agit de la porte qui était le plus directement menacée par les Ibères, en face de leur ville, *ad Hispanorum oppidum uersa*. C'est donc, sans aucun doute, la même porte que Tite-Live désigne de deux façons différentes.

On pourrait objecter qu'on trouve dans le même paragraphe le pluriel *portas*, dans l'expression *si hostis ad portas esset* (9, 6). Mais *ad portas esse* est une expression toute faite, souvent utilisée par Tite-Live dans des énoncés non descriptifs : ici, dans une tournure irréaliste gouvernée par *si*, ailleurs, dans des discours évoquant l'arrivée imminente d'un ennemi<sup>58</sup>. Ce pluriel n'a aucune signification précise, et de toute façon il est certain que l'enceinte grecque possédait au moins deux portes : celle que Tite-Live nomme deux fois, en face de l'*oppidum* hispanique, et une autre, non mentionnée mais dont l'existence était indispensable, donnant accès au port, au nord de la ville grecque.

### L'emplacement de la ville indigène

Tite-Live caractérise l'agglomération indigène à l'aide des mots *oppidum*, *muris* et *urbs*<sup>59</sup>. Il est donc hors de doute qu'il veut parler d'une ville authentique, pourvue de structures bâties stables et d'une enceinte périmétrale. Il est probable que ces constructions étaient plus modestes que celles de la Néapolis grecque ; mais les termes de Tite-Live ne permettent pas de retenir l'hypothèse d'un établissement précaire, d'une sorte de campement qui n'aurait pas laissé de traces.

Deux repères topographiques permettent de localiser cette ville indigène. Elle est *retractior a mari* (9, 2), c'est-à-dire plus éloignée de la mer que la ville grecque. Un peu plus loin, la phrase *aperto mari ab altera parte, ab altera Hispanis* (9, 4), nous permet de conclure que la ville indigène était séparée de la mer ouverte par la cité grecque. Malgré leur caractère relatif, ces indications – dont on n'a pas toujours assez tenu compte – sont extrêmement précieuses. Leur valeur est confirmée par un autre passage descriptif, dans lequel Tite-Live a recours à la même opposition et presque aux mêmes termes pour situer le fort de l'Euryale par rapport à Syracuse : *Tumulus est in extrema parte urbis auersus a mari uiaeque imminens ferenti in agros mediterraneaue insulae*. « C'est une éminence située à l'extrémité de la ville, du côté opposé à la mer, et surplombant la route qui mène vers la campagne et l'intérieur de l'île »<sup>60</sup>. Comme dans la description d'Emporion, le schéma topographique est axé sur une opposition mer/campagne : *auersus a mari* répond à *retractior a mari*, *ferenti in agros* à *uersam in agros*.

58. Entre autres : *cum hostes prope ad portas sint* (III, 40, 10) ; *uelut si iam ad portas hostis esset* (XXI, 16, 2) : *tantum non ad portas et muros bellum esse* (XXV, 15, 1).

59. *Hispanis... murus erat* (9, 2) ; *Hispanorum oppidum* (9, 8) ; *Hispana urbs* (9, 9).

60. Tite-Live, XXV, 25, 2. Trad. NICOLET-CROIZAT, CUF, 1992. L'Euryale se dressait en effet à l'extrémité occidentale de l'enceinte extra-urbaine du III<sup>e</sup> siècle, à l'opposé de la mer.

La description de Tite-Live ne nous permet donc pas de restituer un plan en deux dimensions, une vue d'ensemble du paysage urbain; tout ce qu'elle nous offre, c'est une coupe linéaire, unidimensionnelle, à travers ce paysage. C'est à la fois peu et beaucoup. Peu, parce que l'incertitude demeure quant aux dimensions et à l'aspect de la ville indigène. Beaucoup, parce que cette coupe nous permet de situer les uns par rapport aux autres quatre éléments du paysage emporitain; dans l'ordre : 1°) la mer ouverte, 2°) la ville grecque, 3°) un terrain vague, ou des champs, ou des jardins (*agri*), 4°) la ville indigène. Reste à orienter et à caler sur le terrain cette séquence théorique. L'option nord-sud est vite écartée. La mer qui baigne le côté nord de la Néapolis n'est pas une mer ouverte, mais une anse abritée; de plus, une ville indigène située au sud de la Néapolis serait à la même distance de la mer que cette dernière, ce qui contredit le texte de Tite-Live. La ville indigène ne peut donc être placée qu'à l'ouest de la ville grecque. Mais cette localisation bute sur deux obstacles : la superficie annoncée par Tite-Live, et la minceur du dossier archéologique. Voyons cela d'un peu plus près.

Le premier problème qui se pose est celui des dimensions de la ville indigène. Alors que les chiffres présentés par Tite-Live pour la Néapolis sont à peu près exacts, sa mesure de la circonférence de l'enceinte indigène laisse perplexe. Trois mille pas, cela peut se traduire par un carré de 1,1 km de côté, couvrant 121 hectares, ou par un rectangle de 1 500 x 700 m couvrant 105 hectares. La ville romaine du début du 1<sup>er</sup> siècle av. J.-C. est déjà grande, puisqu'elle contient dix fois la superficie de la Néapolis; mais pour respecter les indications de Tite-Live, il faudrait imaginer une enceinte indigène cinquante à soixante fois plus vaste que la ville grecque! Cette superficie est tout simplement impossible dans le monde indigène du nord-est de l'Espagne, où les plus grandes enceintes ne dépassent pas dix hectares<sup>61</sup>. P. Rouillard s'est efforcé de défendre les chiffres de Tite-Live, en supposant que l'implantation indigène englobait de nombreux espaces vides, non urbanisés, sur la plus grande partie des collines qui dominent la Néapolis<sup>62</sup>. Mais même en ajoutant au Turó d'Empúries la moitié orientale du Turó de Les Corts<sup>63</sup>, les terres émergées qui s'étendent à l'ouest de la Néapolis et de ses nécropoles sont loin d'atteindre une superficie de cent hectares.

Devant ces faits, le plus sage est d'admettre une erreur de Tite-Live ou de sa source. Il est possible que la ville indigène fût plus grande que la ville grecque, mais il est peu probable, en revanche, qu'elle atteignît les dimensions de la ville romaine qui la remplacera. Je ne crois pas qu'on puisse en dire plus, en l'état du dossier archéologique.

Deuxième obstacle : l'absence, sur le Turó d'Empúries, de vestiges attribuables à une agglomération indigène préromaine. Les fouilles du début des années

61. ROUILLARD, *Les Grecs*, p. 269. La plus grande enceinte ibérique connue de la province de Gérone, celle d'Ullastret, dépasse à peine le demi-hectare (MORET, *Les fortifications ibériques*, p. 375).

62. *Id.*, p. 271 et p. 278, carte 15.

63. Jusqu'à la nécropole de Les Corts, qui est en usage depuis le milieu du III<sup>e</sup> siècle.

quatre-vingts ont permis d'aboutir à des conclusions décisives sur ce point qui était resté longtemps litigieux. On sait maintenant que le terrain sur lequel s'édifiera la ville romaine n'a connu, dans sa moitié méridionale, aucune occupation durable avant le second quart du II<sup>e</sup> siècle av. J.-C., quand s'y établit un casernement romain<sup>64</sup>. Certains en ont déduit, un peu vite, que la ville indigène de Tite-Live n'avait pas pu exister, du moins pas telle que la décrit l'historien romain<sup>65</sup>.

Les mêmes commentateurs notent que, dans la suite du récit, Caton prend ses quartiers à Emporion sans être inquiété et sans qu'il soit plus question des féroces voisins qui, la veille encore, menaçaient la ville grecque (9, 10-11). À leurs yeux, cette tranquillité prouve qu'il n'y avait pas de ville indigène sur le Turó d'Empúries. Je crois cependant que ce subit changement d'ambiance peut s'expliquer d'une façon très simple. Les habitants de la ville indigène ne pouvaient résister seuls à 20000 Romains. Ils n'avaient qu'une option : abandonner leur enceinte et rejoindre, dans l'arrière-pays, le camp des rebelles (*castra hostium*, 14, 1). La suite du récit le confirme. Au lendemain de la bataille d'*Emporiae*, les pillages exercés par les Romains, s'ajoutant à la défaite subie la veille, poussent « les Ibères d'Emporion et leurs voisins », *Emporitanos Hispanos accolasque eorum*, à demander la paix (16, 4)<sup>66</sup>. Ce sont donc bien eux, les habitants de l'*oppidum Hispanorum* d'Emporion, que Caton est allé vaincre dans l'intérieur des terres.

Revenons au Turó d'Empúries. S'il est vrai qu'il n'est plus possible de situer la ville indigène dans la partie méridionale de cette colline, comme le proposaient encore Schulten et Almagro Basch, il reste que sa partie septentrionale, au nord de la muraille transversale<sup>67</sup> qui coupe en deux l'enceinte romaine, est une zone mal connue qui n'a encore jamais été explorée en profondeur. Ce secteur est bordé par l'estuaire du Fluvià. Une localisation de l'enceinte ibérique dans cette partie de la colline<sup>68</sup> serait donc parfaitement en accord avec la phrase de Tite-Live qui précise que les Ibères comme les Grecs avaient un accès direct à la mer (9, 8 : *ad mare patebat omnibus exitus*). On a aussi signalé la proximité de la nécropole dite de la muraille nord-est, qui renferme des tombes indigènes du VI<sup>e</sup> siècle av. J.-C.<sup>69</sup>.

64. J. AQUILUÉ et alii, *El fòrum romà d'Empúries (excavacions de l'any 1982)*, Barcelone, 1984.

65. Voir *supra*, n. 38.

66. Ce détail infirme l'hypothèse de J.-M. NOLLA (*La campanya de Cató*, p. 154), selon laquelle les Ibères d'Emporion se seraient déclarés neutres et seraient restés à l'écart de la rébellion. RUIZ DE ARBULO (*Los inicios*, p. 468) voit les choses d'une façon encore différente. Selon lui, ces *Emporitani Hispani* ne proviennent pas de l'*oppidum Hispanorum* – dont il n'accepte pas l'existence –, mais de la cité même d'Emporion, qu'il imagine déchirée entre deux factions opposées, celle des *Graeci* et celle des *Hispani*. Accepter cette interprétation, c'est tenir pour non avenue toute la description topographique de Tite-Live. Je ne saurais, quant à moi, m'y résoudre.

67. Sur cette muraille, voir MAR et RUIZ, *Ampurias romana*, p. 209. Bâtie entre 125 et 100 av. J.-C., elle sera rasée au milieu du I<sup>er</sup> siècle.

68. Éventualité déjà évoquée à plusieurs reprises : RIPOLL, *Notas*, p. 367 ; NOLLA, *La campanya de Cató*, p. 153 ; PUJOL, *La població prerromana*, p. 133 ; MAR et RUIZ, *Ampurias romana*, p. 193 (avec réserves).

69. MAR et RUIZ, *Ampurias romana*, loc. cit. Cf. J. BARBERÀ I FARRAS, « La necrópolis de la Muralla N.E. de Ampurias en el proceso de iberización », *Verdolay*, 2, 1990, p. 201-206.

De son côté, M. J. Pena a réuni toute une série d'indices qui suggèrent une présence indigène importante sur le Turó d'Empúries au début du II<sup>e</sup> siècle av. J.-C.<sup>70</sup> : une très forte proportion de céramique peinte ibérique dans les remblais anciens, la présence d'une quinzaine de silos excavés de type indigène à l'emplacement de la future ville romaine<sup>71</sup>, et l'existence sur la hauteur voisine de Les Corts, à l'opposé de la Néapolis, d'une nécropole d'époque républicaine où dominent largement les mobiliers indigènes (on y a même trouvé une inscription ibérique<sup>72</sup>). E. Cuadrado avait d'ailleurs depuis longtemps attiré l'attention sur le fait que les tombes à incinération et à empierrement carré de Les Corts étaient d'un type indigène, sans rapport avec les traditions grecques attestées à Emporion même, mais avec de nombreux parallèles dans le monde ibérique du Sud-Est de l'Espagne<sup>73</sup>. Il convient d'ajouter que les premières tombes de Les Corts datent de la seconde moitié du III<sup>e</sup> siècle<sup>74</sup>. Si donc cette nécropole précède de plusieurs dizaines d'années l'établissement d'un camp romain, puis d'une ville romaine, force est de l'attribuer à une communauté indigène installée quelque part sur le Turó d'Empúries.

Autre indice important, le fait que la ville romaine qui se met en place sur la colline vers 100 av. J.-C. soit coupée en deux par un mur de séparation interne. Selon une récente suggestion de J. Ruiz de Arbulo, cette division traduit peut-être la cohabitation de deux communautés au sein de l'enceinte romaine. Les indigènes auraient conservé la partie nord de la colline, tandis que les immigrants italiens s'installaient au sud, autour du forum<sup>75</sup>. Le mur transversal de l'enceinte républicaine serait donc le dernier témoignage, avant la fusion complète des communautés, de l'existence d'une agglomération indigène d'origine préromaine – l'*oppidum Hispanorum* de Tite-Live – au nord du Turó d'Empúries.

\*

\*   \*

Résumons-nous. Si l'on met de côté la première phrase, sans doute inspirée par une source du début de l'époque augustéenne, Tite-Live brosse un tableau cohérent du site d'Emporion. Il reproduit en substance un texte de Caton qui décrivait le conflit qui opposa les Grecs d'Emporion à leurs voisins ibères, à la suite du soulèvement indigène de 197. Les indications topographiques de Tite-Live paraissent globalement fiables, à l'exception des dimensions de la ville indigène qui sont

70. M. J. PENA, « Ampurias – les débuts de l'implantation romaine », *DHA*, 15/2, 1989, p. 228-234.

71. Les fouilleurs reconnaissent eux-mêmes que le creusement de ces silos date probablement d'une phase d'occupation préromaine (AQUILUÉ *et alii*, *El fòrum romà d'Empúries*, p. 46).

72. M. ALMAGRO BASCH, *Las necrópolis de Ampurias*, I, Barcelone, 1953, p. 251, n. 1.

73. E. CUADRADO, « Las tumbas tumulares de Las Corts », *Miscelánea Arqueológica (XXV Aniversario de los cursos internacionales de Prehistoria y Arqueología en Ampurias)*, Barcelone, 1974, I, p. 251-262.

74. J. BARBERÀ *et alii*, *La ceràmica grisa emporitana*, Barcelone, 1993, p. 14-15 (tombe à incinération n° 9).

75. RUIZ DE ARBULO, *Los inicios*, p. 478-479.

certainement surestimées. Un espace non bâti (sans doute une alternance de friches, de jardins et de nécropoles) séparait la ville grecque de l'agglomération indigène. Cette dernière se trouvait à l'ouest de la ville grecque, probablement dans la partie nord du Turó d'Empúries. Enfin, Tite-Live ne mentionne explicitement qu'une seule porte sur l'enceinte grecque ; cette porte se trouvait à l'ouest, du côté de l'agglomération indigène.